

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 47

Artikel: Ce n'était pas une femme légère
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207276>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CE N'ÉTAIT PAS UNE FEMME LÉGÈRE

UN monsieur dont il ne serait vraiment pas bienséant de dire ici le nom, bien que l'aventure ait fini tout à son honneur, apprend soudain que sa femme vient de quitter sans avertissement le toit conjugal.

On lui affirme que Madame a pris le train pour la ville voisine.

Il télégraphie aussitôt au chef de police de la dite ville :

« Veuillez arrêter dame qui a pris express pour ... Signalement : 85 kilos (poids exact). »

Au reçu de ce télégramme, le chef de police fut très embarrassé, d'autant que s'étant rendu en personne à la gare, il put constater à l'arrivée du train, que la plupart des voyageuses étaient fort bien portantes. Impossible de distinguer.

Après quelque hésitation, il décida pourtant, sous un prétexte quelconque, de faire passer tour à tour toutes les voyageuses sur la bascule à bagages.

Une seule d'entr'elles se trouva peser exactement 85 kilos. C'était donc celle qu'il cherchait.

Très galamment, il l'arrêta et la retint jusqu'à l'arrivée du mari.

Lorsque ce dernier débarqua du chemin de fer, il reconnut bien sa femme dans la personne arrêtée.

Explications d'usage, après quoi, Madame trouva des plus plaisantes l'idée de son mari. Elle en rit beaucoup, ils en rirent même de compagnie, puis elle promit de ne pas recommencer.

Comme quoi il peut être fort utile de connaître le poids de sa femme.

Pas content. — Un jeune homme horriblement gris, et qui venait de prendre part à une bagarre, est amené devant le commissaire de police, qui reconnaît en lui le fils d'un de ses amis.

— Comment, lui dit-il, c'est vous, Hector ! vous ne rougissez pas de vous mettre dans un état pareil ?

— Ah ! c'est comme ça que vous me recevez, monsieur le commissaire, répond le pochard, une autre fois, je me ferai conduire à un autre poste.

Impôt pour tous. — Au Conseil communal d'une de nos petites villes, dont la caisse avait grand besoin de secours, on discutait de la création d'un nouvel impôt.

— Ne savez-vous pas mettre un impôt sur l'esprit ? dit un des conseillers. Tout le monde le paiera sans rechigner, car qui voudra passer pour sot ?

Solitude et tranquillité.

Il est fort désagréable de voyager en chemin de fer lorsqu'on se trouve placé dans un compartiment qui est au complet. Il est également désagréable d'avoir près de soi des poupons pleurant, criant ou trahissant leur présence par des accidents naturels. Ces deux circonstances ont engagé un inventeur anglais à vendre des *poupons factices* à l'usage des voyageurs. Les prix sont divisés en cinq classes :

1^o Enfant ayant l'air de crier de peur et pouvant se cacher dans la poche, 10 schellings ;

2^o Enfant pleurant plaintivement, insupportable à entendre, 20 schellings ;

3^o Enfant braillard, voix perçante, parcourant un octave, 2 livres sterling ;

4^o Enfant braillard à répétition, 2 livres sterling ;

5^o Enfant braillard, 1^{re} qualité, criant continuellement, 3 livres.

La manœuvre des bébés épouvantails se fait soit pendant les arrêts dans les gares, afin d'éloigner les voyageurs qui se disposeraient à

monter dans votre compartiment, soit pendant le crépuscule, afin d'engager vos compagnons de route à vous céder leurs places et vous permettre de vous reposer étendu à votre aise.

Vous !!... vous !!... — Un chien s'est introduit l'autre jour dans la salle d'une de nos assemblées législatives.

Un orateur traitait une question peu palpitante.

L'auditeur à quatre pattes, peu intéressé par la discussion, se met à aboyer de la manière la plus plaintive.

Les sténographes, que rien n'émeut, ont mis dans leur compte-rendu de la séance, à l'endroit où le chien avait interrompu l'orateur : *Aboiements sur divers bancs.*

HERCULES INCONSCIENTS

NOUS voici à la saison des bals. Jeunes garçons et jeunes filles sont frétilants. Ils brûlent de se lancer aux accents entraînants, irrésistibles, de l'orchestre, sur le parquet luisant comme un miroir et où les pieds ont des ailes.

Et ils ne se doutent pas, les innocents — c'est péché vraiment que de le leur révéler — à quelle fatigue les oblige ce divertissement, qui est un de leurs plus grands plaisirs. A faire ainsi le tour de la salle, en se regardant dans les yeux et en se murmurant à l'oreille moult paroles douces et caressantes, ils accomplissent un effort considérable, immense, contre lequel ils se révolteraient si on le leur voulait imposer. Et combien d'entre eux font ainsi des lieues et des lieues, qui renaissent à l'idée de passer à pied le Grand-Pont et prennent le tramway de Saint-François à Bel-Air.

Un professeur de danse a calculé le nombre de mouvements qu'un danseur doit exécuter dans les exercices chorégraphiques habituels.

Voici, par exemple, la valse. En cinq minutes, à la dose de 40 tours par minute, et de 3 mouvements de pied par mesure, cette danse nécessite une production de 1200 mouvements pédestres, correspondant à un chemin parcouru de 400 mètres ; 50 valses dansées donneront donc une belle étape de 20 kilomètres.

Pour la polka, l'exercice est seulement la moitié de ce qu'il est pour la valse, et 50 polkas dansées ne font guère couvrir que 10 kilomètres.

En admettant que l'élève, pour devenir capable de faire figure dans un salon, doive s'essayer à 50 valses, 25 polkas, 40 schottish et 30 mazurkas, on trouve que le chemin parcouru tant en sautant qu'en glissant, au cours de cet apprentissage, n'est pas inférieur à 41,600 mètres.

Et maintenant, ayant calculé le travail de l'élève, le professeur de danse arrive à celui du maître, et il montre, non sans quelque satisfaction d'amour-propre, qu'après vingt ans de pratique, il n'a pas fait moins de 729,572,000 mouvements de pied et parcouru 290,248 kilomètres, c'est-à-dire plus de sept fois le tour de la terre.

Invitez vos dames !

Amour d'enfant. — Avoir un amour d'enfant à qui on a dit qu'il ne faut jamais mentir.

Arrive une tante, vieille fille ou veuve sans progéniture, qui a cent mille francs de rente. Bébé saute sur ses genoux et lui dit :

— Nous allons jouer à compter les rides... une, deux, trois, quatre, cinq, etc. »

Au tribunal. — Le président, à une dame assez mûre, qui comparait comme témoin :

— Votre âge ?

— Vingt-neuf ans.

Le président étonné.

— Vingt-neuf ans ?

La dame négligemment :

— Et quelques années !

CONSOLATIONS AUX VIEILLES FILLES

I

« Ah ! monsieur, c'en est fait : voilà l'ingrat Dorance, »
 » Dont je comptais enfin déterminer le choix,
 » Sur lequel je fondais ma dernière espérance,
 » Qui va d'un autre hymen reconnaître les lois !
 » Les présents sont donnés : l'une et l'autre famille
 » Signera le contrat avant qu'il soit un mois.
 » C'en est fait, plus d'espoir, je mourrai vieille fille...
 Calmez vos sens, Lucile, apaisez ces transports,
 Vous n'avez que trente ans : avant qu'aux sombres
 Vous soyez descendue, un autre mariage [bords
 Pourra se présenter : on en fait à tout âge.
 A dix lustres et plus j'ai vu former des nœuds.
 Qui pour être moins vifs n'étaient pas moins
 [heureux.

Mais admettons qu'un sort à vos désirs contraire
 Vous oblige à rester toujours célibataire ;
 Cet état, croyez-moi, qui cause vos frayeurs,
 L'état de vieille fille offre bien des douceurs.
 Je ne veux point ici des malheurs qu'il évite
 Vous tracer le tableau ; vous dire cet époux
 Joueur ou libertin, avare ou bien jaloux, [irrite ;
 Ombrageux, soupçonneux, qu'un mot tourmente,
 Vous peindre ces enfants indomptables, pervers,
 Ce fils dissipateur dont les fâcheux travers
 Au bord du précipice ont entraîné son père ;
 Cette fille imprudente, éprise de romans
 Dont le cœur trop sensible et les fougueux
 [penchans

Ont conduit au tombeau sa malheureuse mère.
 Ma palette n'a point de lugubres couleurs :
 Je ne veux vous offrir, pour calmer vos douleurs,
 Qu'un croquis séduisant de la source féconde,
 Des passe-temps heureux, des plaisirs innocents
 Que vieille fille encore peut goûter en ce monde.
 Ecoutez-moi. D'abord trois fois vingt mille francs
 Pour son ambition sont plus que suffisants ;
 Et son argent placé par les soins d'un notaire
 Chez un banquier honnête ou bien sur une terre,
 Ne lui laisse autres soins qu'en beaux et bons écus
 D'aller tous les six mois toucher ses revenus.
 D'un logement petit, mais riant et commode,
 On a fait les apprêts par le goût et la mode,
 Sans faste cependant ; ses meubles embellis
 Par elle son rangés avec art et méthode.
 Sa couche fait injure à la blancheur du Lis,
 Ses fauteuils sont moelleux, et son bureau
 [commode.

Tout est propre, luisant ; et quatre rideaux bleus
 Ménagent dans sa chambre un demi-jour douteux.
 Au fond d'un cabinet, en belles reliures,
 Quelques livres choisis brillent sur un rayon.
 Ce sont de Miss Harlow les tristes aventures,
 Tous les romans en A, les sermons de Mouchon,
 Celui de Cellérier sur les bonnes lectures,
 Et Faublas dans un coin derrière un Grandisson.
 Plus loin est la cuisine où le cuivre et l'argile,
 Surtout la bassinoire, éblouissent les yeux.
 On y voit disposés par une main habile,
 Et la poêle brillante et surtout l'ustensile
 Qui reçoit de Moeck le tribut précieusement.
 J'ai nommé le café, ce doux présent des cieux !
 Deux fois, trois fois par jour de votre cafetière
 S'épancheront les flots de ce beaume divin.
 A la crème allié d'abord dès le matin.
 A votre œil languissant il rendra la lumière.
 Souvent l'après-midi son esprit bienfaisant
 Chassera de votre âme un penser déplaisant ;
 Et lorsque le soleil finira sa carrière,
 Quel charme, en préludant au Whist, au reversi,
 De goûter son parfum dans un cercle choisi !
 C'est là que seront joints la tarte appétissante,
 Le vacherin moelleux, la meringue fondante,
 Les petits pains mollets, le gâteau feuilleté,
 Et le bombon nouveau par Widmann inventé.
 « Fort bien, fort bien, Monsieur, et quoique l'on en
 [dise,

Ces choses ont leur prix ; mais notre friandise
 » Une fois satisfaite, il faut remplir son cœur.
 » Aimer, se faire aimer, j'avoue avec franchise
 » Que sans un tel plaisir il n'est pas de bonheur. »
 (A suivre.) GAUDY, DE GENÈVE.

In extremis. — Un fils de famille, se trouvant au cimetière avec l'un de ses amis, fait voir à celui-ci le prétentieux caveau dans lequel reposent ses ancêtres, dont il fait un éloge pompeux.

— Si je vis, ajoute-t-il, je veux être enterré auprès d'eux.